

Cahiers thématiques N°6

architecture conception / territoire / histoire

L'espace de la grande échelle *Space on a Large Scale*

Pascal Amphoux
Kaat Boon
Pierre Chabard
Elena Cogato Lanza
Anne Coste
Michiel Dehaene
Denis Delbaere
Bruno De Meulder
Isabelle Estienne
Alain Findeli
Bénédicte Grosjean
Xavier Guillot
Caroline Lecourtois
Philippe Louguet
Xavier Malverti
Nancy Meijsmans
Dominique Mons
Rita Occhiuto
Didier Paris
Indrek Peil
Aleth Picard
Frédéric Pousin
Maryvonne Prévot
Tim Rieniets
Paola Scala
Maria M. Simeone
Corinne Tiry
Pieter Uyttenhove
Liesl Vanautgaerden
Frank Vermandel
Pieter Versteegh

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE DE LILLE

jean michel place

L'architecture du paysage : dimension globale traversant les disciplines de l'espace

Rita Occhiuto

Traiter « l'espace de la grande échelle » signifie ouvrir un questionnement qui touche au paysage. Celui-ci est considéré aujourd'hui comme un *patchwork* de milieux et de territoires épars, disjoints et composés d'*objets*. Cette interprétation conduit, cependant, à l'oubli des relations qui entrent en jeu en toute configuration de nos contextes de vie. Les paysages, en tant que lieux en mutation, entretiennent des liens étroits avec la culture¹ qui est fondée, aujourd'hui, sur des approches sectorielles (esthétique, administrative, économique, fonctionnaliste, individualiste, de médiatisation de masse). Il s'agit de regards qui montrent une tendance accrue à la *séparation* culturelle, à l'*automatisation* des modes de vie, au *laisser-faire* économique et territorial et à l'*incapacité de lire*. Cette situation correspond à un état de crise du territoire. Les disciplines de projet, malgré la reconnaissance au paysage d'une valeur globalisante, maintiennent des modes d'action et de réflexion encore nettement disjoints : l'*architecture* investit le bâti revu aujourd'hui à la durabilité à travers une révision des matériaux de construction et des techniques sans pour autant conduire à une remise en question fondamentale du processus de conception spatiale ; l'*urbanisme* se vide progressivement de sa capacité à concevoir les espaces de vie pour ne plus remplir qu'un rôle normatif ; tandis que le *paysage* oscille entre des valeurs artistiques (art des jardins) et scientifiques (environnement). Ces disciplines s'éloignent entre elles et de leur support d'investigation. Le développement technologique s'accompagne d'une perte de la capacité d'interprétation culturelle. La construction de connaissances spécialisées induit la création de séparations portant à une impossibilité de dialogue. Par conséquent, l'étude du territoire se présente comme une juxtaposition de savoirs à interaction faible, ayant perdu le contact avec la réalité de terrain. On assiste ainsi à la mise en œuvre d'une culture de la performance et de la séparation qui marque la montée de l'*aménagement* (approche fonctionnelle) aux dépens du projet (approche temporelle), de plus en plus dépossédé du pouvoir de projection vers une dimension future.

La possibilité de fédérer à nouveau l'architecture, l'urbanisme et le paysage existe, à condition d'adopter l'*espace-matière* dans sa globalité et diversité, comme le dénominateur commun d'une réalité complexe à traiter et sur laquelle pouvoir agir. Ces disciplines se nourrissent, observent, relèvent et projettent des solutions spatiales afin de développer l'aptitude à modifier l'espace dans un rapport continu de dialogue avec les forces naturelles déterminant les états physiques des territoires et leurs mutations.

La continuité réelle et tangible des contextes physiques que nous vivons constitue le fondement d'une réflexion qui s'oppose de manière évidente au caractère aléatoire des découpages d'échelle et de fonction, inopinément imposés au corps d'un territoire unique. Pour répondre aux besoins de ce corps unique, il faut rétablir un dialogue sur les marges disciplinaires² conduisant à un *processus d'inclusion* d'une dimension dans l'autre (échelles et objets entretenant des rapports de *l'un dans l'autre*) qui conduit à

affirmer le besoin de dépasser le stade des compilations scientifiques, pour oser croire enfin en une discipline majeure, convergente et multi-échelle, que nous pouvons dénommer « architecture du paysage » et qui permettrait de développer une réflexion fondée sur la relation et l'enchaînement³. Aujourd'hui, nous continuons de soumettre le territoire à des actions « d'*anthroposage* »⁴ d'objets, dont les agencements en ensembles complexes provoquent égarement et perte de repères, étant donné que ces configurations sont issues de pratiques non identitaires ayant simplement exploité l'espace. Nos milieux deviennent ainsi, désormais, des contextes consommables dont les corps constituants ne sont plus que des enveloppes vides⁵.

Les interprétations critiques actuelles ont fait émerger la fracture, la discontinuité, la diffusion et le hasard de ces formes de résurgence, en axant la réflexion sur les *effets visibles* propres à la constitution d'agglomérations comparables à des *nébuleuses urbaines*.

S'affranchir de l'image pour lire à nouveau la structure du territoire

Ces agglomérations doivent être appréhendées par le biais de la *structure* que nous définissons comme un *agencement de relations agissant entre les éléments*. C'est donc sur les multiples formes de relations que repose l'hétérogénéité du paysage. Le manque de prise en compte de celles-ci conduit à l'incompréhension du phénomène territorial actuel. Revenir à la *lecture* (enquête et connaissance fine de terrain) permet donc de rencontrer les relations physiques et mentales multiples qui constituent le paysage, pour stimuler et ancrer l'*écriture* (projet) qui ne se présente plus comme une action qui cristallise la structure (forme figée) mais comme un moteur qui documente la succession temporelle des structures dans le temps. Le projet devient ainsi une composante active d'un processus de transformation continue. Ce qui lui permet d'être opérant encore aujourd'hui.

1- Comme nous pouvons le lire dans la Convention Européenne du Paysage, juillet 2000, Comité des Ministres du Conseil de l'Europe : « Le Paysage désigne une partie du territoire telle que perçue par les populations dont le caractère résulte de l'action de facteurs naturels et/ou humains et de leurs inter-relations. »

2- D'où le besoin d'un enseignement enrichi de pratiques intégrées, pouvant promouvoir l'interaction et non pas le cli-vage entre l'architecture, l'urbanisme et le paysage.

3- Rosario Assunto définit le territoire comme un élément quantitatif se référant à la surface, le milieu comme une qualité qui caractérise et diversifie les lieux, tandis que le paysage devient une unité synthétique qui englobe les dimensions précédentes.

4- André Corboz, en jouant avec les termes *anthropos* et *poser*, propose un substantif qui rend visible le processus d'accumulation que le paysage subit, sous l'effet des actions humaines.

5- Umberto Eco, dans *La structure absente*, affirme qu'une architecture ayant perdu tout caractère représentatif ou identitaire dans sa persistance ou reproduction à l'identique finit au fil du temps par perdre tout caractère évocateur de valeur ou contenu reconnu par la société. Ces architectures ne sont donc plus que des *enveloppes vides* parce que désormais dépourvues de toute capacité à évoquer des valeurs actuelles reconnues ou partagées.

L'espacement, en croissance, devient un caractère distinctif et récurrent des territoires urbanisés. Il représente une prise de distance conduisant à la *dislocation* physique et mentale⁶ qui nous permet d'ouvrir une réflexion sur ce processus de distanciation, indicateur d'une perte de liens entre l'homme et le milieu. La réflexion menée sur ce processus de prise de distance est volontairement conduite de manière à renverser le sens de la lecture actuelle fondée sur l'effet d'espacement. La distanciation en formant des vides a conduit à la conceptualisation de la fracture, en ayant comme conséquence la négation ou la non-considération des diverses relations pouvant encore exister entre les matériaux du territoire. En effet, l'emprise grandissante de la distance porte à une augmentation des espaces vides au sein de nos territoires. Mais ces nouveaux lieux, tout en témoignant d'un relâchement des tensions qui unissent les éléments ou matériaux de l'espace paysager, n'en signifient pas forcément l'anéantissement. Les agencements ont muté par l'effet de nouvelles formes de relations territoriales qui ne cessent jamais d'être actives. La révision critique de ce phénomène conduit à adopter une notion active et porteuse en tout moment du sens de la relation spatiale entre tous les matériaux (visibles et invisibles) qui constituent le paysage : l'ÉCART.

L'espacement : vide ou écart ?

L'espacement, marquant les territoires contemporains, prend communément aujourd'hui la dénomination de *vide*. Mais cette notion, largement partagée, est fondée sur une généralisation qui finit par banaliser et déposséder les différentes typologies d'espaces non construits de tout caractère propre⁷. Le vide s'impose en tant que négatif du bâti. La notion de vide comporte un basculement des modes de lecture du territoire, qui passent de l'espace composé par des éléments en relation à celui où les liens sont rompus et où les fragments bâtis ne sont plus que des *îles flottantes dans un espace immatériel*, de plus en plus conceptuel. Cette notion comporte ainsi une dérive qui porte à la lecture du territoire comme à un ensemble d'images, ayant perdu le caractère concret de matière et de sol à étudier à différentes échelles. Cela produit donc une culture qui exalte la fracture, qui neutralise les interactions, qui conforte les séparations, qui banalise l'analyse des lieux, en situant de plus en plus l'homme en dehors de son milieu. La culture du vide et de la fracture produit des visions d'un territoire qui devient de plus en plus une image abstraite, surtout à la grande échelle, qu'il est difficile de rapprocher du besoin du quotidien et de l'espace-matière. C'est pourtant celui-ci qui nous touche de près.

Ce *vide* est en réalité un *écart*, c'est-à-dire une distance variable entre les éléments qui composent nos milieux de vie. Sa propriété de variation suggère l'existence d'un mouvement, donc d'une force à intensité variable, apte à conditionner les configurations de l'espace de vie. L'écart ne désigne donc pas seulement l'effet d'une action advenue, terminée, dont le résultat spatial est momentanément figé, mais il recouvre aussi le sens d'un espa-

I. Les échelles territoriales dans les contextes de l'enseignement et de la recherche en architecture : enjeux, approches et méthodes

ement en devenir, soumis à une tension existante qui est encore et toujours là. L'écart détient donc une dimension dynamique qui n'est pas présente dans la notion de vide. Si d'une part l'écart appréhendé dans sa plus simple signification de prise de distance advenue peut être considéré comme le paradigme de la culture de la modernité, d'autre part il peut être lu comme une notion opposée, dérivant de la volonté de renverser le sens d'abstraction du processus culturel en cours et obtenue en considérant le potentiel actif des tensions qui lui donnent forme. L'écart se présente donc comme une alternative complexe qui dépasse la notion de *vide*, émanant d'une simple inversion des termes d'une lecture bipolaire de l'espace : plein-vide, bâti-non bâti, dehors-dedans. La pensée fondée sur le vide pratique l'opposition de l'espace de l'un *ou* l'autre⁸, l'abstraction spatiale niant le lieu et le caractère (a-topique et a-typique), la conception de la fracture, pour conduire enfin à la formation d'espaces qui sont toujours la résultante d'un processus qui rend le territoire image et objet, vivant au rythme d'un éternel présent. La nouveauté de la doctrine architecturale contemporaine réside dans la simple inversion des termes d'un rapport binaire, utilisé pour des lectures trompeuses du territoire : on passe du projet du plein à celui du vide. Mais le processus d'appréhension du milieu reste disjonctif et objectivant. La démarche du projet qui en découle ne peut donc en aucun cas représenter une inversion utile à la construction équilibrée de nos territoires. Par contre, l'adoption de la notion d'*écart* provoque un renversement essentiel de la conception spatiale : le paysage n'est plus constitué par des corps ou des lieux en opposition, soumis à la pensée du découpage et de la négation des relations, mais il est caractérisé par l'espacement (ou la distance) entendu comme un véritable matériau constitutif de l'espace, une force en activité continue. Il s'agit ici d'un vide-matière compressible, expansif, fluide et infiltrant, fondé sur la relation de l'un et l'autre. Il permet d'intégrer la diversité et se réfère au caractère continu de la matière qui constitue le paysage ouvert, dont les espaces se présentent comme des articulations sans fins à appréhender par le *regard horizontal*⁹.

6- Benoît Goetz interprète le processus de dislocation comme un phénomène ancien se rapportant à la perte du continuum spatial du Paradis.

7- Déjà dans les études typologiques de Saverio Muratori, dans les années 1940, les vides urbains étaient étudiés dans leurs caractères de forme et matière, synthétisés par la typologie des différents lieux. Cette méthodologie a l'avantage de s'attacher à la matière complexe de la ville, en évitant le danger d'abstraction qui plane aujourd'hui autour de la notion floue de vide.

8- Venturi (Robert), *De l'ambiguïté en Architecture*, Paris, Bordas, 1976, p. 31.

9- Michel Corajoud défend l'idée que dans le paysage il n'y a jamais de limite franche, contrairement aux limites opaques qui forment les milieux urbains. Pareillement, le regard horizontal dénote l'attitude de celui qui est dans le paysage et qui le vit de l'intérieur, en opposition au regard extérieur qui dénote un type de vision objectivante dérivant d'une approche architecturale abstraite.

La grande échelle : un outil de compréhension de la matière paysagère

Cette inversion de sens se révèle nécessaire pour favoriser une lecture du territoire, à toutes les échelles, utile au projet. La distance produite par l'adoption de la grande échelle comme un modèle, une abstraction ou une image conceptualisée, conduit à la perte de conscience du territoire en tant que matière. Dès lors, resituer l'attention sur la matière et sur les phénomènes qui produisent actuellement différentes formes de distanciation permet de regarder à la grande échelle comme à un milieu vaste, caractérisé par des forces naturelles, humaines et économiques qui génèrent des tensions, dont les effets sont différemment inscrits sur les surfaces-sol. L'aptitude à relever et à documenter ces inscriptions à différentes échelles et la capacité de les interpréter en les liant à l'histoire, globale et locale, permettent de mieux connaître les lieux d'intervention avant et durant l'élaboration du projet. La lecture multi-échelle permet de faire émerger les indices qui servent à expliquer et clarifier l'existence de phénomènes (visibles ou invisibles) sinon incompréhensibles et, par conséquent, insolubles. Ce regard qui fouille le sens profond des marques présentes dans tout territoire permet de rétablir ou de créer, si possible, les relations transversales reliant une échelle à l'autre. Ce qui génère une cohérence entre les discours du global et du local, de la grande échelle et de celle du détail.

La considération de la matière du paysage permet ainsi une appréhension presque tactile du territoire¹⁰, nous conduisant à retrouver les nuances et les significations profondes des matériaux qui constituent les milieux. L'attention portée sur la matière enrichit et transforme la lecture du territoire qui passe du statut d'une simple étendue à occuper à celui d'un champ de forces qui régissent les relations entre les différents matériaux constituant l'espace. La variation de ces relations et leur nature multiple permettent de considérer le paysage comme l'articulation d'espaces qui, dans leur agencement en séquence, forment un continuum spatial qui mue de façon permanente. Ce qui permet d'une part de mieux comprendre le caractère instable et muable des paysages, et d'autre part de considérer le projet comme un ensemble d'intentions qui ne viennent pas cristalliser la plastique d'un lieu à un moment donné, mais qui présentent, au contraire, des nouvelles forces capables d'interagir avec celles déjà en jeu, aux différentes échelles du territoire. La dialectique redécouverte et entretenue à travers le bon usage des échelles ainsi que la dimension temporelle de l'exercice de lecture et d'inscription permettent de retrouver le caractère d'enchaînement (*de l'un dans l'autre*) et de corrélation incontournable, inhérents au projet *d'architecture du paysage*. D'autre part, la notion d'écart permet une flexibilité due à la possibilité d'une triple acception : physique (en tant que distance spatiale), psychologique (en tant que différence socio-

I. Les échelles territoriales dans les contextes de l'enseignement et de la recherche en architecture : enjeux, approches et méthodes

logique ou culturelle), temporelle (en tant qu'action différée dans le temps).

S'intéresser aux notions multiples de l'écart permet ainsi de sortir de l'impasse conceptuelle du vide, pour rencontrer à nouveau l'intérêt des études typologiques qui, envisagées à différentes échelles (territoire, région, ville, quartier, îlot, parcelle, etc.), permettent d'ouvrir de nouveaux questionnements critiques sur l'évolution des structures spatiales, de leurs contraintes, de leurs modes de développement temporels et de leurs significations sémantiques. De plus, en analysant le binôme *trace-écart*, dérivant de la pensée de Derrida, nous atteignons des significations profondes, propres à cette pensée philosophique qui a pourtant été appauvrie par certaines interprétations architecturales. L'opposition duale *trace-écart* (permanence-distanciation) démontre l'importance de recommencer à regarder de manière critique aux modes d'écriture, afin de réapprendre à lire pour mieux remettre en œuvre, tout en étant conscient que toute action ou *intention laisse trace* dans les matériaux divers qui constituent le territoire.

Celui-ci n'est plus à regarder comme une belle image mais comme un *sol à graver*, en sachant que le projet constitue une intention, donc un acte volontaire, porteur de l'engagement à écrire à nouveau, là où d'autres écritures, naturelles ou artificielles, existent déjà (palimpseste). L'utilisation de la lecture multi-échelle permet ainsi de retracer les histoires des lieux, afin de comprendre les dialectiques existantes entre les dimensions de *maxi* et de *micro*, et conduisant par conséquent à formuler les bonnes questions sur lesquelles fonder ou prolonger le *projet in progress* que tout type de territoire incarne déjà.

De cette révision critique émergent les aspects divergents qui conduisent à une double interprétation du territoire et plus particulièrement de l'*architecture du paysage*. Ces lectures opposées sont fondées d'une part sur la culture

10- La vision *baptique*, selon Guattari et Deleuze, est caractérisée par un regard qui permet presque de toucher la matière par le biais de l'œil.

de l'objet et de l'image qui vise l'effet de vide, d'espacement et de fracture, et d'autre part sur la logique de l'*espace-relation* portant à l'affirmation de contextes résultant de tensions spatiales continues : l'une sert à fonder le *projet du vide* (Koolhaas) et l'autre le projet de *continuité*, axé sur l'écart.

Le projet comme forme de résistance

Le projet fondé sur l'écart se révèle avant tout comme une démarche mentale, un processus, portant à une forme de résistance à opposer à l'*écart séparateur* (action qui porte à la perte du lien homme-milieu), exercée par la prise de conscience atteinte à partir d'une mise à distance favorisant la réflexion. La lecture multi-échelle participe à cette prise de conscience. En effet, elle conduit à l'acquisition de la capacité critique produisant des actions de résistance (culturelles ou de projet) à réinjecter dans les milieux de la conscience spontanée ou populaire¹¹, pour tenter de donner lieu à des configurations spatiales témoignant de la dialectique propre à des milieux fondés sur la tension. Dans le processus du laisser-faire, par contre, le processus de réflexion est cassé et l'*écart mental* atteint le niveau de perte de conscience totale. Il en résulte l'illisibilité actuelle et un état de narcose collective propre aux milieux de l'*inconscience spontanée*. Ceux-ci sont marqués par les pratiques d'exploitation fonctionnelle exercées par des individus devenus de simples consommateurs de l'*espace-objet*. Ces utilisateurs s'écartent de plus en plus du statut identitaire propre à l'usager.

Aujourd'hui, l'action de l'écart séparateur évide de plus en plus le projet de son potentiel de projection spatiale en le rendant inopérant. Et un thème comme le vide, subversif seulement en apparence, s'appuie sur une utilisation médiatique du pouvoir suggestif de l'image et du langage. Celui-ci devient insistant, percutant, foisonnant, et il conduit, finalement, à l'appréhension passive de toute problématique qui, en devenant spectacle, finit par produire du désintérêt. Le vide, en restant une image¹², reste le lieu du non-projet ou du projet éphémère et jetable. Il se limite à la chronique d'une rupture et il ne constitue plus ni une alternative ni un renversement. Ici, la lecture de la grande échelle est utilisée comme simple suggestion visuelle. Le paysage continue donc à provoquer de l'angoisse, face à laquelle même un projet de sauvegarde s'avère être une fausse réponse, puisqu'il refuse la mutation et pratique l'arrêt temporel en produisant des paysages-musée. Par contre, le projet se fondant sur l'écart émane d'un renversement nécessaire pour le développement de véritables lectures critiques du territoire. En se focalisant sur la matière, il témoigne d'une *volonté d'écrire* (Derrida) nécessaire pour réaffirmer la possibilité de faire encore du projet aujourd'hui¹³. L'écart, se référant aux espaces ouverts, caractérise aussi les espaces urbanisés et il devient un moyen de création de nouvelles formes de cohésion se fondant surtout sur la valeur de lieu d'articulation, pouvant servir

I. Les échelles territoriales dans les contextes de l'enseignement et de la recherche en architecture : enjeux, approches et méthodes

de maillage, utile pour retisser les relations distendues existant entre les matériaux divers de nos paysages. Il représente une dimension à appréhender par le corps. Et la corporéité devient aujourd'hui un moyen pour opposer une résistance (Virilio) au processus de l'écart séparateur. Le paradigme de l'écart, dans son acception de force active, exprime la volonté de rétablir un rapport dialectique avec l'espace de vie. Il se fonde sur deux notions majeures : le *vide-écart* et la *trace-écart* (fig. 1). Le *vide-écart* forme un champ de forces exprimant les différentes tensions générées par les relations d'une matière fluide agissant sur des murs-membranes à caractère poreux ou imperméable, qui nuance le rapport intérieur-extérieur et qui infiltre, articule et se répand selon des formes multiples de continuité spatiale. Le jeu des tensions en interaction, régulé par des intensités variables, donne forme à des configurations variées. Celles-ci sont caractérisées par des éléments (continuité de murs, ponctuation arborée...) à densité variable donnant lieu à un jeu nuancé de matières interagissant avec le corps. La *trace-écart* (Derrida) qui représente le caractère biface propre aux réalités du territoire détient une ambiguïté qui fascine (source de l'imaginaire, contes, métaphores, mythes), portant chaque civilisation à tenter sa lecture et son écriture, comme une manière pour apprivoiser la terre en cherchant le signe préexistant et en s'en éloignant en même temps par la recodification inventive (consciente et critique) du projet. Cette notion permet de retrouver la dualité temporelle du projet : la lecture, se rapportant à hier, et l'écriture, se projetant vers le futur. L'histoire, ainsi retrouvée, ne se présente ni comme un recouvrement d'une matière sur l'autre, ni comme une opposition (table rase), mais elle est interaction, lecture transversale dans le temps, permettant de relever les écarts culturels entre une couche et l'autre. La lecture traversant les différentes échelles territoriales aide à rétablir le sens de cette interaction qui est de l'ordre de l'enchaînement spatial et temporel. Les indices pouvant orienter une lecture active de l'histoire sont soigneusement documentés par le sol. La lecture comparée, à travers les échelles territoriales, permet de

11- Saverio Muratori développe une théorie dans laquelle il différencie l'état d'une culture généralisée de celle qui est par contre spécialisée. La première est propre à la population et peut s'explicitier, aussi, dans l'art de bâtir et dans les savoir-faire des pratiques populaires. Il la désigne comme la *conscience spontanée*. L'autre, par contre, appartient à certains secteurs particuliers qui ont pour rôle social de rechercher et se spécialiser dans un domaine. C'est la conscience qui vient d'une attitude à la recherche et à la réflexion, vues comme moyens pour répondre aux impasses culturelles de l'état généralisé. L'interaction des deux et la démarche de prise de conscience populaire transforment les lieux paysagers en milieux aux enjeux éducatifs et de conscientisation à la participation ou du moins à la responsabilisation citoyenne. Les questions environnementales reflètent ce besoin toujours présent mais souvent détourné par des pratiques de pouvoir qui ont plutôt besoin d'un état généralisé d'*in*-conscience spontanée.

12- Méthodologie énoncée dans le projet pour Melun-Sénart de Rem Koolhaas. Ici, la vision prospective du projet est fondée sur la lecture d'un territoire-image, dont Koolhaas imagine de préserver les caractères de qualité en partant d'une conceptualisation du paysage, recomposé sur la base des notions d'île et de ruban. Ce processus de projet gomme tous les caractères relationnels présents dans les lieux et opte pour une spatialisation qui ne diffère en rien de l'optique de zonage fonctionnel, propre à l'aménagement du territoire.

13- Une volonté qui traduit la force d'un engagement refusant la tendance à la paupérisation du projet.

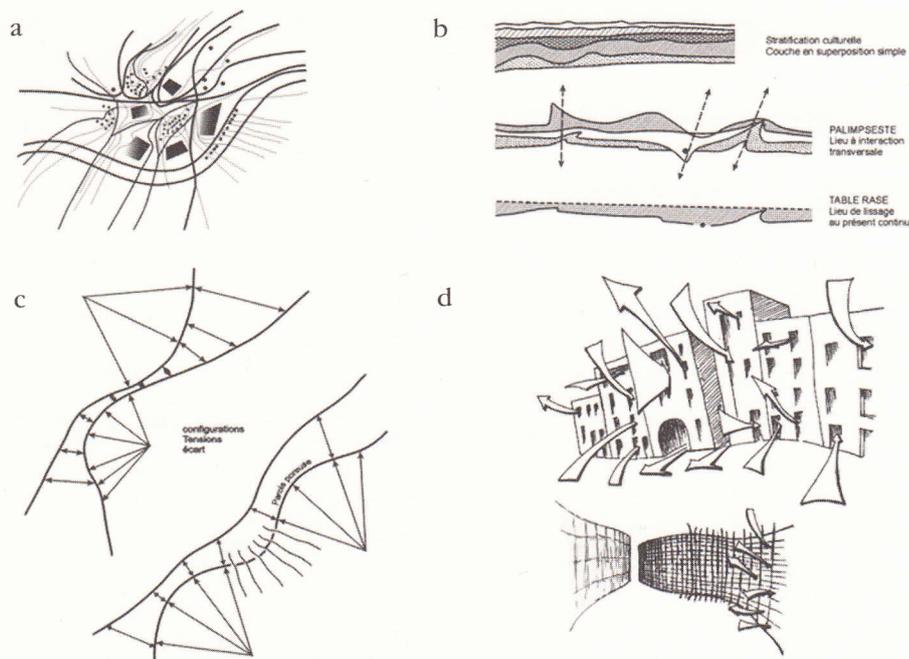


Fig. 1 : Le paysage comme un champ de forces en interaction continue.

a- Schéma montrant que l'espace-matière auquel fait référence la notion d'écart se présente comme un champ de forces qui infiltre et se répand librement en milieu ouvert, mais qui pénètre aussi dans les porosités présentes en milieu urbain.

b- Schéma illustrant la considération des marques territoriales dans l'état actuel, en faisant attention à l'interaction temporelle entre les couches (palimpseste) et en niant l'histoire (table rase).

c- Hypothèses de composition entre forces en opposition donnant vie à l'espace urbain.

d- Le bâti, perçu comme opaque et tranchant, détient un degré de porosité variable selon les modes de percement du mur, mais aussi en dépendance des matériaux de construction.

Dessins : Rita Occhiuto, extraits de la thèse de doctorat Le paradigme de l'écart dans l'espace critique du projet de paysage, 2005.

I. Les échelles territoriales dans les contextes de l'enseignement et de la recherche en architecture : enjeux, approches et méthodes

repérer, documenter, argumenter, sélectionner les éléments utiles à l'établissement de nouvelles relations fondatrices du devenir des nouveaux paysages-matière.

Le projet comme processus actif d'inscription dans le territoire

Ces notions permettent de développer une culture active du projet qui s'oppose au message déstabilisant optant pour un projet de plus en plus asservi au système économique dominant. Le projet dépend avant tout d'un choix ou d'un engagement exprimant, en paraphrasant Derrida, « la volonté de vouloir » encore marquer le territoire par des écritures. Celles-ci sont les signes qui rendent lisibles les différentes expressions culturelles.

Le projet déjà exprimé selon le *double mouvement spatio-temporel* de *pro* (projection vers futur) et *jet* (idée, esquisse)¹⁴ est ici affiné par une réflexion qui sert à relativiser son pouvoir figuratif, afin de lui restituer une valeur de processus plus affirmée. Nous considérons le projet plus comme une action ou une *intention* en cours, en déroulement, que comme une concrétisation lui conférant une fixité paralysante face au développement rapide de notre société. Le projet ne peut pas être séparé du facteur temps. Le projet participe à un processus intentionnel, itératif et continu, alternant des phases de lecture et d'écriture, qui comprend :

- l'interprétation des écritures préexistantes (trace-écart),
- la formulation de l'idée, le jet ou la projection, la transcription en signes et dessins,
- l'inscription sur le terrain par la réalisation,
- la gravure par les pratiques de l'usager.

ainsi, le projet s'offre comme une *œuvre ouverte*¹⁵ et ne constitue pas la lecture interprétative d'un moment donnant lieu à des objets figés et à des « villes et paysages *design* »¹⁶. L'étendue, les matériaux, les relations et le temps constituent le fondement du projet de continuité (continuum horizontal).

14- Berque (Augustin), *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 2000, p. 200.

15- Eco (Umberto), *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, 1965.

16- « Ville et paysage *design* » est une expression qui sert à désigner un mode de conception de la ville qui tend à la réduire à une somme d'objets indépendants (privés de toute relation d'interdépendance).

Le projet de la continuité pratique l'espace du vide-écart et utilise les espacements comme moyens d'articulations spatiales ayant la capacité de rétablir les relations entre les différentes parties du paysage morcelé. Il s'appuie sur l'appréhension tactile, sur la remise en question du temps et de l'histoire vus comme éléments actifs de reconfiguration paysagère.

Dans le projet (fig. 2), la continuité ne constitue pas seulement un élément d'articulation spatiale, mais elle est aussi le fondement d'une méthodologie qui s'alimente des caractères fins puisés à travers la lecture multi-échelle – entendue comme une démarche de monitoring continu de l'espace – à laquelle se greffe l'appréhension tactile et sensorielle contribuant à situer le corps dans l'espace¹⁷. La recherche graphique constitue un moyen utile de lecture apte à faire émerger les lignes de tensions qui, telles des explorations géographiques répétées dans le temps, permettent d'atteindre une compréhension profonde du territoire. Ces lectures et ces écritures itératives deviennent une manière de pratiquer des chroniques de l'espace dont le projet documente le sens à travers l'articulation des différentes échelles. La grande échelle devient ainsi un moment indispensable et non contradictoire du développement d'un projet architectural critique et soucieux des enjeux environnementaux et culturels contemporains. Elle constitue la dimension complexe permettant de trouver des cadrages de réalités toujours plus diversifiées et multiples.

I. Les échelles territoriales dans les contextes de l'enseignement et de la recherche en architecture : enjeux, approches et méthodes

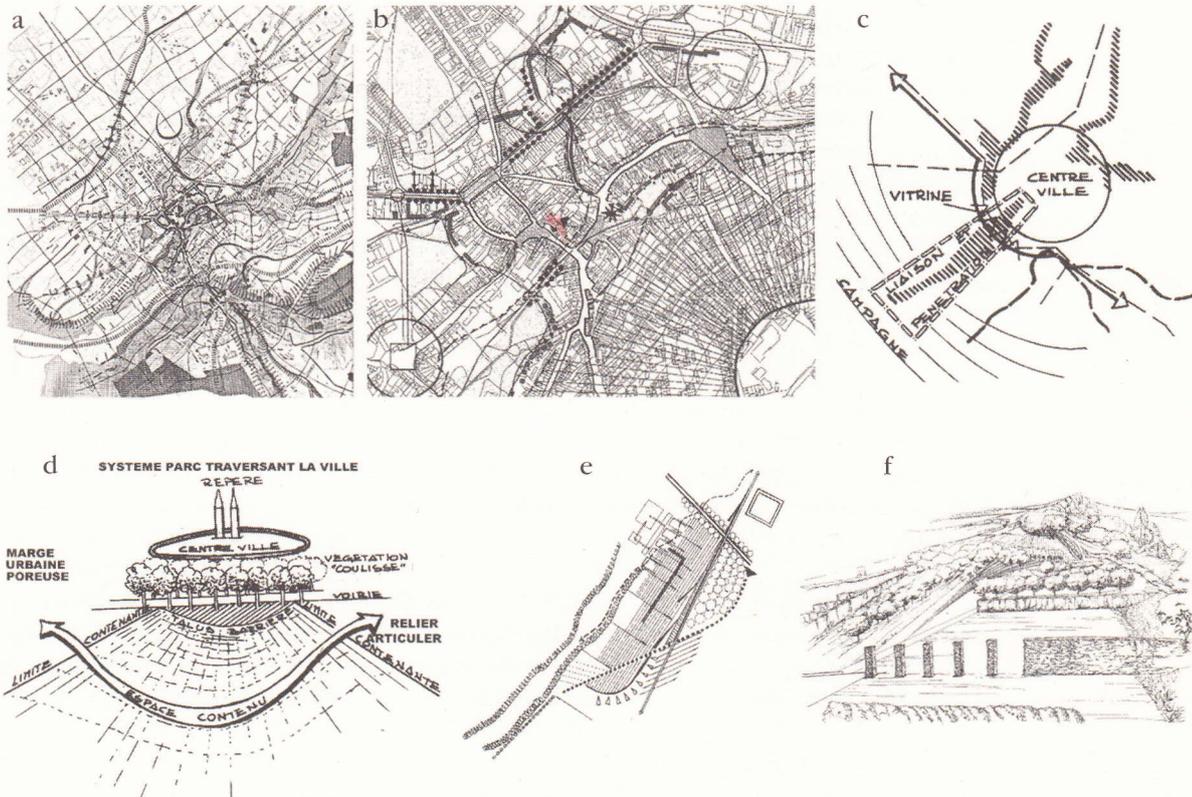


Fig. 2 : Le territoire comme mode de conception du projet de continuité.

a - b - c - Lectures et schématisation à des échelles territoriales pouvant nourrir la recherche du projet. Les formes géomorphologiques conjointement à la morphologie urbaine servent à expliquer, prolonger ou corriger des dynamiques de développement urbain et paysager en cours. La considération conjointe de forces et faiblesses du territoire oriente le schéma de structure de l'ensemble urbain. Les projets ponctuels se situent donc en dialectique avec les options générales.

d - e - f - Le projet du parc d'Ettersten répond à cette démarche d'adéquation de la demande à la capacité du site à accepter le projet. Celui qui devait être un « terrain minéral pour la foire » a été traité comme un parc servant à répondre aux besoins d'une part de rénovation urbaine, et d'autre part de continuité paysagère entre ville et campagne.

Projet du parc d'Ettersten, ville d'Eupen (Belgique). Auteur du projet : Centre de recherche en architecture et en urbanisme de l'Université de Liège (Prof. J. P. Collette, architectes : A. F. Baijot, M. Goossens, R. Occhiuto).

17- Des pratiques artistiques comme celle de Richard Serra montrent que la sphère sensorielle humaine est trop peu utilisée dans les pratiques de lecture et de projet de l'espace de vie. Ces pratiques sont à utiliser pour provoquer une dialectique fructueuse entre la sphère du contexte et celle du corps. Ici aussi, le dialogue est obtenu à travers une mise en relation non hiérarchisée traversant les échelles spatiales.

Ce 6^e numéro des *Cahiers thématiques* reprend une partie des communications présentées à l'occasion des 2^{es} Journées européennes de la recherche architecturale, urbaine et paysagère : EURAU 2005, qui se sont tenues du 23 au 25 novembre 2005 à Lille. Consacré au thème de « L'espace de la grande échelle », le programme de ces rencontres scientifiques visait à interroger les acteurs de l'enseignement et de la recherche des écoles d'architecture européennes sur un objet précis – en l'occurrence les échelles territoriales – aux contours néanmoins mouvants. Dans un contexte où les mutations contemporaines du territoire européen se caractérisent par l'émergence de nouvelles formes de territorialité, de pratique de gouvernance et de système d'acteurs, il s'avérait en effet nécessaire d'interpeller cette communauté scientifique au sujet de ses visées et finalités, de ses outils et méthodes d'investigation propres. Les vingt-quatre contributions réunies dans ce numéro traitent des questions de perception, de représentation et d'action liées au grand territoire.

CD-Rom EURAU 2005 inclus

L'École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Lille est dotée d'un laboratoire de recherche : le LACTH (Laboratoire d'architecture, conception, territoire, histoire). Sa revue, les *Cahiers thématiques*, vise d'une part à valoriser et à fédérer les travaux réalisés par les enseignants-chercheurs de l'école, et d'autre part à développer une série d'échanges et de collaborations avec d'autres unités de recherche, françaises et étrangères, issues du milieu de l'architecture et de champs disciplinaires extérieurs ou connexes à l'architecture. Cette revue a pour objectif de faire converger des recherches ayant des objets concrets et des matériaux empiriques différents, mais dont la conceptualisation, les modes de problématisation, peuvent être rapprochés et confrontés autour d'un thème fédérateur.

- N°1 : Discipline, visée disciplinaire
- N°2 : La réception de l'architecture
- N°3 : Pratiques du langage. Arts, architecture, littérature
- N°4 : Filiation(s)
- N°5 : Fiction théorique



Publication du laboratoire
de recherche (LACTH)
de l'École nationale
supérieure d'architecture
et de paysage de Lille

jean michel place



Prix : 25 euros